

# Au bois étrange

**THÉÂTRE** Le Melkior Théâtre présente au TNBA de Bordeaux le 11<sup>e</sup> volet d'une suite de dix pièces d'Éric Da Silva

Novart

2010

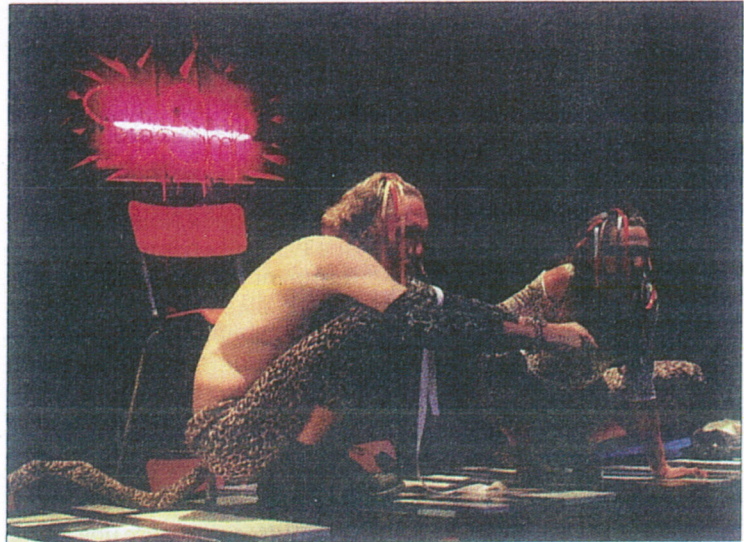
RECUEILLI PAR  
ANTOINE DE BAECKE

Ancien directeur artistique de l'Emballage Théâtre, désormais engagé dans une collaboration au long cours avec le Melkior Théâtre de Bergerac et son directeur Henri Devier, Éric Da Silva est l'auteur, le metteur en scène et l'un des comédiens de « Esse que quelqu'un sait où on peut baiser ce soir ? J'ai répondu au bois », présenté ce soir, demain et jeudi dans le cadre de Novart. Il s'agit de la 11<sup>e</sup> partie de sa décade « Je ne pourrais pas vivre si je croyais que je faisais du mal ». Explication de texte.

« Sud Ouest ». Quel est le propos de cette « décade » de 11 créations, commencée avec l'Emballage et continuée avec le Melkior ?

C'est un travail que j'ai commencé après avoir lu « La misère du monde », de Bourdieu. Il me semblait que mon rôle d'auteur dramatique était peut-être d'aller chercher des personnages dans la réalité qui n'étaient pas représentés au théâtre, de les conquérir en quelque sorte. Avec Henri Devier, nous avons confronté nos pratiques et avons monté ensemble plusieurs pièces de cette décade. Celle-ci a été écrite lors d'une résidence d'écriture à Montréal, avec dans l'idée d'incarner la situation d'auteur dans laquelle je me trouvais, y compris dans la relation avec Henri, c'est-à-dire de partir du tout début du travail, une écriture originale dans son commencement, dès l'origine, et ensuite aller dans un travail de production et voir si on pouvait réunir une équipe de comédien, de gens que j'avais envie de voir à mes côtés, soit des gens avec qui j'avais travaillé, soit des rencontres faites au cours de ce compagnonnage. « Esse que... » me semblait réunir les thématiques que j'avais déjà abordées dans les 10 pièces précédentes.

Cette pièce part de votre observa-



Éric Da Silva dans « Esse que quelqu'un sait... » PHOTOVINCENT MARIN

tion du Bois de Boulogne, mais vous avertissez qu'on n'y entend raconter que ce que vous imaginez...

Parisien, habitant près du Bois de Boulogne, j'ai toujours été intrigué de ce qui s'y passe, s'y passait ou s'y passera. En observant cette réalité tellement vivante, cruelle, sociale, construite de fantasmes, j'ai pensé aux comédies de Shakespeare, où beaucoup de choses se passent dans les bois, et ça m'a donné une entrée, presque sur le ton de la comédie. En pensant que ce qui se passait la nuit était différent, qu'il y avait un côté « enchanteur », qu'on y rencontrait des gens qui avaient des situations qui les obligeaient à jouer avec leur identité, avec ce qu'ils cherchaient à représenter. Et toutes ces choses-là finalement me semblaient assez voisines de la situation des acteurs, que peut-être au bout du compte jouer la comédie était la chose la plus naturelle, le premier métier du monde. On est dans la vie confrontés à des choses tellement plus grandes que nous qu'on est obligé de les jouer, pour les contenir, pour les supporter.

Je me sers de ces choses vues, entendues, rencontrées, vécues, pour porter ma manière d'être au théâtre au plus près de ses limites. Je n'ai pas fait un travail d'enquête, ce ne sont pas des données sociologique,

c'est imbriqué avec mes préoccupations sur le théâtre. Je me mets en concurrence avec la réalité, qui décrit ces personnages de manière incomplète, voire méprisante.

**Vous dites faire un théâtre de la cruauté, de la violence, de la rage...**

Il me semble que le théâtre a un rôle à jouer dans sa capacité à traiter de personnages qui sont dans une actualité trop brûlante pour être divertissante. Ça m'intéresse d'avoir quelque chose qui ne soit pas garanti par l'analyse. Risquer, peut-être, l'empoisonnement, de se tromper, d'échouer. En même temps, je pense que ce n'est pas possible, car on est toujours garanti, ne serait-ce que par la pratique du théâtre, qui nous protège. Au théâtre on n'est pas dans un mouvement moral, on n'est pas là pour juger, donc ça peut effectivement accueillir toute la misère du monde, parce que cette misère a quelque chose qui est une des propriétés principales du théâtre, c'est qu'elle produit de la vie. On peut par exemple extraire la vie qui est contenue dans la violence, pour en faire autre chose. Un peu comme si on désamorçait une charge, qui de toutes façons au théâtre n'explosera pas. Elle explosera sous forme de pensée, ou peut-être même de divertissement. On finira par rire de tout.

# Fort à Novart

Novart  
2010

Le festival bordelais des arts de la scène se poursuit jusqu'à dimanche. Retour critique sur quelques temps forts

**CULOTTÉE : La Soirée des musiciens (musique contemporaine).** Quand Proxima Centauri invite un autre ensemble, c'est aussi pour s'enrichir à son écoute et, si possible, travailler en commun. Avec le S.I.C. parisien, l'échange a été fructueux : l'exigence artistique est la même et sa directrice a vite fédéré les énergies.

Quelles que soient les qualités des trois créations mondiales, en lever de rideau, elles n'ont pas eu le même impact que la pièce de François Rossé, composée il y a 20 ans. Il y a du culot, pour un compositeur contemporain, à écrire un hommage à Chopin, mais cet « In Quanto à l'opus 61 » (le numéro de la fameuse « Polonaise-Fantaisie ») n'a rien d'une imitation servile ou d'un agrégat de citations. Le Bordelais prend le chef-d'œuvre du Polonais comme un défi pour rechercher une aussi fine subtilité rythmique, une aussi vaste palette de couleurs et, comme lui, il confie au piano (remarquable Hervé N'Kaoua) l'expression sincère de ses sentiments.

En revanche « In/out » ne sera peut-être pas rejouée dans 20 ans... La création collective est chose difficile, particulièrement en musique. Il y a certes de beaux moments musicaux dans ces « Stances » mais il y a aussi des poncifs visuels et sonores qu'on espérait définitivement ringardisés, comme l'idée d'aveugler le public par un projecteur pendant un changement de décor ou de costumes. Là n'est pas le vrai culot !

**François Clairant**

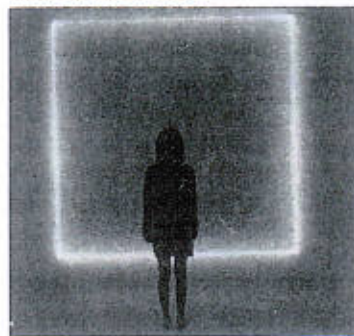
Mardi au Théâtre des Quatre-Saisons à Gradignan.

**SURPRENANT : « Esse que quelqu'un sait où on peut baiser ce soir ? J'ai répondu au bois » (théâtre).** Les premières minutes peuvent terrifier. Une parole surjouée, un décor fait d'une

À VOIR AUJOURD'HUI

JEUDI 18 NOVEMBRE 2010

**17 HEURES-22 HEURES :** Exposition Cécile Léna au TnBA



**18 H 30 :** Théâtre : « Enfants perdus » à l'Oara (notre photo)

**19 HEURES :** Théâtre : « Esse que quelqu'un sait où on peut baiser ce soir ? J'ai répondu au bois » au TnBA  
Théâtre : « Micro-climats 0.0 » quai Louis XVIII

Rencontre Kris Verdonck & Johann Le Guillerm animée par Eric Chevance au TNT

**21 HEURES :** Installation « Variation VI » au TNT

**21 H 30 :** Théâtre : « Micro-climats 0.0 » quai Louis XVIII

sorte d'escabeau flanqué d'un néon, laissant pressentir une esthétique fashion et creuse, des costumes hybrides mêlant treillis, tutu, motif léopard, chevelure apprêtée de morceaux de laine... Le préambule nous avait prévenu : Nous sommes catapultés dans l'univers du bois de Boulogne, peuplé de prostitué(e)s, trans, toxicomanes et clients divers, certes, mais un bois hors du temps historique, répondant à ses propres codes, à son propre langage. Alors il faut un délai pour s'initier, s'ajuster et s'accorder.

De glissement, en progression se dégage quelque chose de réellement singulier, une trame narrative que l'on perd, puis qu'on rattrape, portée par un texte usant du mot cru, mais ne sombrant jamais l'obscénité facile. L'érotisme n'est ici ni désir, ni dégoût, il en arpente l'espace interstitiel. Eric Da Silva déjoue les clichés que le sujet aurait si facilement accordés, épargnant toute forme de morale, de critique frontale, comme de mélodrame, de pathos, de cucul gore et autres stérilités laborieuses pour laisser surgir ce à quoi on s'attend le moins : une poésie fascinante.

**Anna Maisonneuve**

Mardi et ce soir encore au TnBA.

**ÉTOURDISSANT : « C'est du Chinois » (Théâtre).** Ce drôle d'objet tient plus de la performance que du théâtre, par son ergonomie sur le fil, sa mise en scène sciemment bordélique et le flottement induit par l'improvisation des acteurs (professionnels et amateurs mélangés). Le propos avoué était de faire apprendre au public quelques rudiments de cette langue à mille milles de toute zone habitée qu'est le chinois. Mis en scène par une artiste hongroise et joué par des Chinois de Rotterdam. De quoi attraper le tournis.

En pratique, les comédiens débarquent avec cabas plastique, riz et tofu pour 1 h 30 de délices intellectuels, de fous rires, de chaussetrapes néologiques, transposant des déboires familiaux universels sans aucun sous-titrage. Le propos ? Les limites de la traduction, la déperdition du sens, du collectif de la langue au singulier de la parole.

Un pari risqué quand on sait l'appétence des Français pour les langues étrangères... Une plongée jubilatoire (et déconcertante jusqu'à la sortie de scène) pour cette première nationale.

**Emmanuelle Debur**

Hier soir aux Colonnes, à Blanquefort.



# LANGUES DU BOIS

**Esse que quelqu'un sait où on peut baiser ce soir ? J'ai répondu au bois.** Sous ce titre en forme d'apostrophe provocatrice se cache la dernière réalisation du metteur en scène **Eric Da Silva**, qui nous entraîne dans un bois pas comme les autres, celui de Boulogne, à la rencontre de ses locataires. À voir au Centre André Malraux de Vandœuvre le 7 décembre à 20h30.

Il était une fois un lieu où, de tout temps, régna le stupre et la racaille. Son histoire, contée par Eric Da Silva et le théâtre Melkior, est celle des individus qui le peuple, y vivent leurs vies, leurs propres histoires, souvent tragiques, toujours empreintes d'émotions puissantes. « *J'ai habité près du bois de Boulogne, je l'ai traversé en diverses circonstances* », explique le metteur en scène. « *C'est un endroit étrange, attirant, effrayant et repoussant si l'on y vient trop. Il est peuplé d'individus y vivant en désespoir de cause,*

*en faisant commerce de leur corps. Il y a une force tragique dans ce moule interlope, ce lupanar qui est aussi un théâtre à ciel ouvert.* » La pièce, présentée au CCAM, est à l'image de ses personnages: tragicomique, crue, et riche en rapports humains, en échanges. Beaucoup de textes, beaucoup de paroles, une urgence dans les propos: « *ça converse, ça se coupe la parole, questions et réponses fusent sans arrêt. Ces perturbations, cette circulation perpétuelle de la parole, ça se rapproche des échanges des gens que je mets en scène à travers les personnages de la pièce.* »

Eric Da Silva a ainsi pris à cœur de conquérir des personnages nouveaux, mais aussi de proposer un espace d'expression à ces marginaux: « *ce sont des gens qui sont dans l'ordalie, sans écriture mais encore de vive-voix, dont le théâtre ne peut se passer, comme disait Bourdieu. Je leur donne la parole. C'est une des fonctions du théâtre contemporain de parler de ces «atypiques» de personnages d'aujourd'hui dans des situations d'aujourd'hui.* » Une pièce dont le noyau est donc incontestablement ce peuple « *qui tuitoe les limites* », et sur lequel le metteur en scène

est intraitable: « *Je veux les faire accepter par le public. Je veux les valoriser, leur lancer un message d'amitié et d'amour. Ils peuvent nous éclairer, car ils sont plus humains que la plupart d'entre nous.* » Une création en forme d'homme à des marginaux qui ont bien souvent constitué la force vive du théâtre, leurs trajectoires puissantes et passionnantes sachant marquer durablement les planches, et par là, nos esprits.

Benjamin Bottemer

CCAM de Vandœuvre - le 7 décembre à 20h30

L'Estrade N°6 Décembre 2010